

Giana : groupe d'histoire

LES GANATHAINS ONT TOUJOURS EU DU TALENT

Le samedi 13 octobre 2001, "l'Ancienne Poste"⁽¹⁾ de Genay a été rebaptisée "Espace Augustin-Burlet" et a accueilli l'exposition rétrospective, réalisée par GIANA, des œuvres de cet "enfant du pays", puisque propriétaire pendant près de vingt ans de la maison connue par les anciens sous le nom de "La Maison Bleue"⁽²⁾.

Dessinateur, peintre et peintre-verrier, il réalisa en 1930 pour l'église de Genay et à la demande de M. Duret, alors curé de la paroisse, le vitrail intitulé "Marie-Madeleine chez Simon le Pharisien", en remplacement de celui détruit le 14 février 1917 par l'explosion de l'usine "La Badisch" de Neuville-sur-Saône.

Augustin Burlet, artiste avant tout, voulut faire plaisir au brave curé Duret et œuvre marquante. Il réalisa, pour la somme de 2 000 francs, un ouvrage plus à sa mesure et à son goût qu'une simple grisaille.

(1) Ce bâtiment avant d'avoir été loué au service de la Poste avait été construit en 1840 pour l'usage de la première Mairie-École.

(2) Bâtiment actuel situé au 69 de la route de Saint-André-de-Corcy.

Il y mit tout son talent, sa technique, sa palette, son âme... en l'honneur de la sainte patronne de ce village qu'il aimait tant. Il faut associer à cette réalisation ses fils aînés, Paul et Jacques, qui l'aidèrent souvent aux petites tâches. Jacques Burlet se souvient : les neuf panneaux composant le vitrail étant achevés, prêts à être emballés et stockés dans un coin de l'atelier, il brisa avec son vélo quelques "verres", ce qui lui valut une sévère correction.

La réparation effectuée, "La Galoche", le chemin de fer de la Croix-Rousse à Trévoux, achemina jusqu'à Genay le précieux chargement.

Douze vitraux, civils ou religieux, soixante études (aquarelles, gouaches, dessins, cartons), textes, photographies furent présentés lors de cette exposition ouverte au public les samedi 13 et dimanche 14 octobre et qui eut un énorme succès, avec plus de quatre cents visiteurs.

Le lundi 15, de 10 h à 16 h, quatorze classes de cours moyen (C.M.1 et C.M.2), encadrées par leurs enseignants, furent accueillies, studieuses et émerveillées.

La technique de la coupe du verre, de la mise en plomb et plus généralement du vitrail leur fut expliquée par M. Daniel Gili-tos.

L'inspiration violente, ou à tout le moins rigoureuse, qui marque les vitraux d'Augustin Burlet tire sa source de l'œuvre peinte et dessinée à laquelle il n'a jamais renoncé et dans le sentiment d'un homme, d'un artiste,

de Genay et de ses environs



profondément social et marqué par les événements de la guerre et de la vie.

Les échanges sont si constants entre le travail d'après nature et les cartons qu'on peut parler de dialectique.

Les œuvres de guerre le montrent clairement, les loisirs forcés et douloureux de quatre séjours dans les hôpitaux militaires permettent à l'artiste d'agrandir les croquis pris en campagne.

Un autoportrait de jeunesse (1911), qu'un violent parti d'éclairage prédispose à une interprétation en vitrail, précède le profil du mourant

qu'a été Augustin à Festigny en 1918.

Un grand tableau, peint à l'huile sur un drap d'hôpital, commémore une agonie suivie d'une reprise de vie inattendue.

Le blessé est étendu sur son lit de douleur, au pied d'un grand vitrail, sa femme prie à son chevet. Le profil dessiné constitue le dessin préparatoire de cette figure à la fois tragique et apaisée, disant adieu à une vocation de peintre-verrier à peine entrevue.

La grande verrière représente à la fois l'au-delà et l'œuvre brisée par la mort.

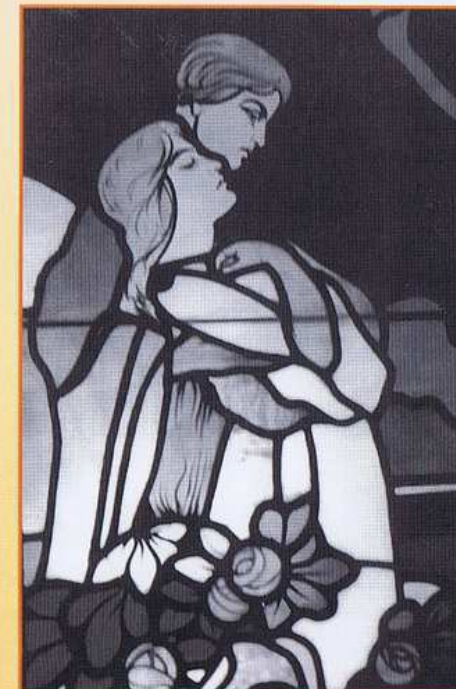
Pas de rupture, chez Augustin Burlet, entre dessinateur et décorateur.

Comme dans la vie, joie et tristesse, force et douceur ne font qu'un et se retrouvent dans ses vitraux transcendés par la lumière.

Dès 1925, la géométrisation se modifie. Elle se généralise et s'accroît, rien n'échappe à son emprise. Le vitrail de Genay est un parfait exemple du style Art déco.

Atteignant le lyrisme dans sa partie supérieure, presque abstrait, la géométrisation est extrême dans plusieurs détails, en bas du vitrail.

L'artiste rend ses droits à la



nature dans la galerie de portraits que constituent les visages grimaçants des convives. Une gamme colorée éblouissante, où les tons les plus vifs sont parfaitement maîtrisés, soutient en contrepoint le puissant graphisme.

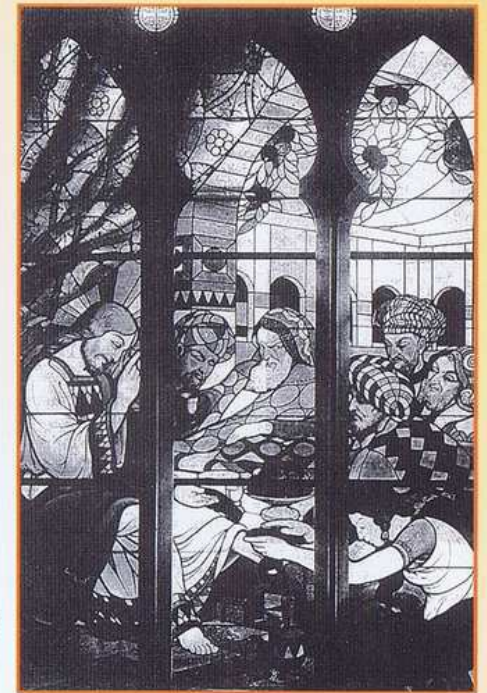
Cette verrière, exceptionnelle, laisse loin derrière

les banalités Art déco répandues à profusion dans les fabriques contemporaines.

Augustin Burlet n'a jamais confié ses cartons à un exécutant ; le vitrail est son œuvre : du dessin à la pose comprise, tout est fait dans son atelier familial de la rue Jacquard.

L'œuvre ne serait sans l'Homme.

Ecce homo, Voici l'homme.



AUGUSTIN BURLET (1892-1953)

Augustin Burlet est né le 2 avril 1892 à Chalon-sur-Saône, d'un père négociant dans cette ville mais d'origine jurassienne, Paul Burlet, et d'une mère institutrice ayant fait ses études à l'Ecole Normale Supérieure.

Thérèse Monnier était une femme cultivée, une rigoureuse catholique.

Avec la naissance de Stéphanie, le 10 octobre 1893, future épouse d'un docteur Mayet de Bourg-Saint-Maurice, la famille s'agrandit.

Une tragédie allait pourtant modifier cette existence heureuse : la mort de son père en 1895, à l'âge de 40 ans.

Thérèse, veuve à 25 ans, quitte Chalon accompagnée de ses deux jeunes enfants et vient s'établir à la Croix-Rousse, près de son père, Alexandre Monnier, chef d'exploitation de la ligne de chemin de fer "Lyon-Trévoux".



Giana : groupe d'histoire

Augustin a donc vécu sa plus jeune enfance rue de Cuire, derrière la gare de la Croix-Rousse. Très tôt, ses dispositions d'artiste sont mises en évidence : dessin, peinture, goût du théâtre.

A 16 ans, il est l'élève du Maître Castex-Degrange, à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, en "classe des fleurs". Il a pour compagnons les peintres Touchague, Laplace et le "Prix de Rome de sculpture" Bertola. Augustin fréquente l'Ecole des Beaux-Arts jusqu'en 1911, année où il part faire son apprentissage chez un "Maître-Verrier" à Lausanne, en Suisse.

En 1913, nous le retrouvons Caporal du 22^e Régiment d'Infanterie au Camp de Sathonay, effectuant son service militaire, qui aurait dû être de trois ans mais fut porté à six en raison des événements qui bouleversèrent le monde.

Sergent-Fourrier à la déclaration de guerre, en août 1914, son unité est immédiatement transportée dans la Somme.

A Framerville, le 25 novembre 1914, Augustin est blessé par balle dans la région épigastrique et une seconde fois à Marincourt, le 18 mai 1915.

Le 15 août 1915, en l'église de Saint-Augustin, paroisse de la Croix-Rousse, cette église dont cinq ans plus tard il réalisera les vitraux, il épouse Marie-Adélaïde Dumond, dite Lilo, née à Lyon le 9 mars 1889, épouse soumise et dévouée, qui lui donnera sept enfants.

Fin 1915, Augustin suit à Valréas (Vaucluse), pays natal de sa mère, un peloton

d'élèves officiers de réserve.

On le retrouve en Artois début 1916, dans la Marne, alors que le 21 février débute la bataille de Verdun. Sous-lieutenant au 97^e Régiment d'infanterie Alpine, il prend part en mars à la défense du fort de Vaux, devant Dambloup, fameux fort pris par les Allemands le 4 juin 1916 à la suite d'une attaque décisive, avec l'appui de lance-flammes et de gaz.

Le 17 mars, alors qu'il est chargé d'établir la liaison entre la première ligne et les postes avancés, il est une nouvelle fois blessé d'une balle à l'abdomen. Un bouton de sa tunique a toutefois dévié ce projectile qui se voulait mortel.

En septembre 1916, il voit naître son premier enfant, un garçon, Paul, futur pilote qui finira lieutenant-colonel, après avoir accompli par tradition cinq années à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon.

Un deuxième fils arrive en 1918, Jacques, lui aussi futur officier de l'Air, dont la guerre sera faite à partir du sol anglais et lui aussi ancien élève des Beaux-Arts.

En 1917 et début 1918, Augustin est élevé au grade de lieutenant ; il est en Alsace, près d'Alkirch. Le 15 juillet 1918, la grande offensive de Lunderdorf, dite la deuxième bataille de la Marne, est déclenchée.

Le 16 juillet, à Festigny, il est couché pour la quatrième fois, très grièvement blessé. Le lendemain, il écrit à son épouse : "Ce matin, j'ai communiqué et j'ai reçu l'extrême onction"... Il sera sauvé, cité à l'ordre de l'Armée et décoré de la Légion d'Honneur.

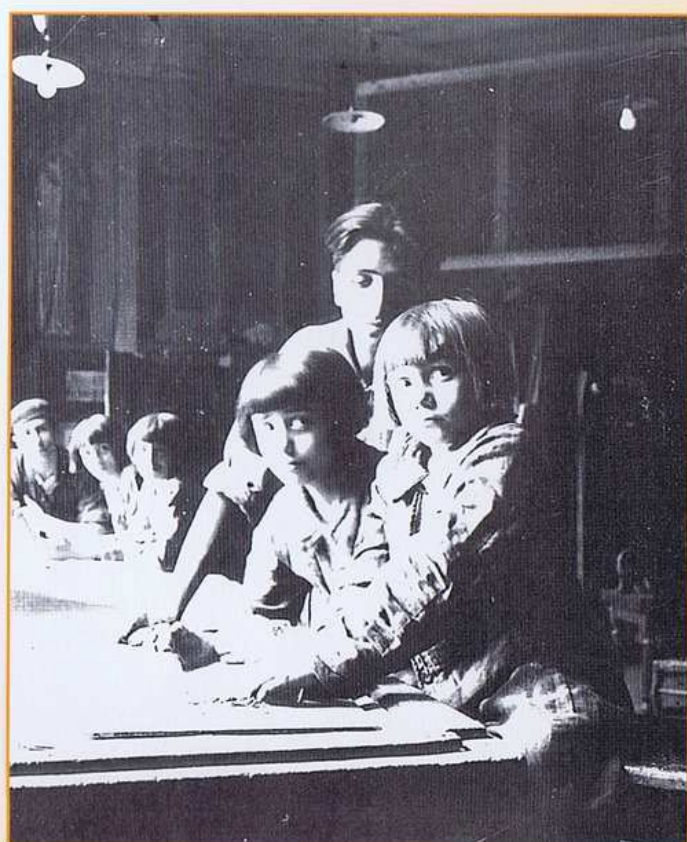


Démobilisé en 1919, âgé de 27 ans, il entreprend d'ouvrir à Lyon, 24-26 rue Jacquard, son atelier de vitraux qui, quelque temps après, sera doublé d'une fabrique de dorure en association avec M. Losserant.

Jusqu'en 1929, les affaires paraissent florissantes.

Les vitraux de Saint-Augustin, une cinquantaine, dont deux pièces maîtresses ; ceux de Saint-Fons, au nombre de cinq, sont effectués dans les années 1919-1921.

L'affaire de dorure exporte ses travaux.



de Genay et de ses environs

Augustin Burlet est président de la Société "La Jeanne d'Arc", de la paroisse de Saint-Augustin. Il y fait du théâtre à la "Compagnie de Verrières" avec l'abbé Lavarenne pour directeur de ce "Théâtre social".

Dès 1923, la famille Burlet passe ses vacances à Genay, commune du bord de Saône.

En 1925, Augustin achète en viager à M. Daronnat cette maison de campagne, "La Maison Bleue", baptisée ainsi à cause de ses volets d'un bleu azur.

La famille Burlet en sera propriétaire jusqu'en 1944.

Entre-temps, de 1920 à 1925, trois filles (Suzanne, Madeleine et Simone) viennent agrandir la famille.

La crise de 1929 oblige la liquidation de l'affaire de dorure pour raison économique. Seul subsiste l'atelier de la rue Jacquard. Augustin travaille seul, en artisan, aidé parfois pour de menus travaux par ses enfants.

Avec la crise naît un sixième enfant : Roland, futur peintre et illustrateur de nombreuses revues et ouvrages, après des études à l'Ecole des Beaux-Arts.

En 1930, réalisation pour l'église de Genay du vitrail :

"Marie-Madeleine chez Simon le pharisien".

En 1933, naissance de Marguerite, qui sera la petite dernière de cette grande famille.

En 1937, Augustin réalise une peinture murale pour le chœur de l'église de Dardilly (œuvre qui sera détruite en 1977). Cette même année, le décès de son épouse l'afflige profondément et marque pour lui et sa famille l'aube d'un nouveau destin. Seul avec ses sept enfants, il décide, en 1938, de cesser ses activités artistiques, trop aléatoires.

Officier de réserve, il s'engage dans l'Armée de l'Air comme capitaine, au titre de la loi de finances de 1937. Il est affecté à Dijon.

En 1939, il se remarie, mais cette union "malheureuse" ne durera que trois ans.



Démobilisé en 1940, il rejoint Lyon avec le titre d'Ingénieur du Génie de l'Air.

Au début du mois de janvier 1943, la Gestapo se présente à son domicile, 1 rue Chazière, et perquisitionne durant deux heures.

Sans explication, Augustin est incarcéré au fort Montluc, où il retrouve ses collègues du Génie de l'Air.

Transporté dans le Val de Marne, il est écroué à la prison de Fresnes, "section criminels", et mis au secret.

Il ne sera interrogé que le 25 février et libéré en mars de cette même année.

A la libération, il appartient à l'Etat Major régional F.F.I. "Service du Renseignement", en qualité d'adjoint du commandant "Vincent" (Chaland). C'est à cette époque qu'il aura connaissance de l'identité de son dénonciateur.

Démobilisé de nouveau en 1945, il se rend en Lorraine pour le compte d'un architecte lyonnais, s'attellant à la reconstruction des zones dévastées de la région de Farebersviller, Benning, Forbach.

Augustin Burlet décède à Lyon, au milieu de l'automne 1953, le 25 octobre. Il est âgé de 61 ans.

Peu de temps avant, il avait épousé Emilie Nimsch, qu'il avait rencontrée en Lorraine. Elle lui fut toute dévouée et lui donna, durant ses dernières années, l'affection, l'aide et les soins dont il avait besoin.

